

Introduction

« *Ce qui est bien connu en général, justement parce qu'il est bien connu, n'est pas connu.* » Cette citation de Hegel dans *Phénoménologie de l'esprit* (I, 28, 14) s'applique parfaitement à la connaissance commune de l'œuvre du penseur anglais Thomas Hobbes. Passage obligé pour tous ceux qui étudient la philosophie politique, référence absolue pour les défenseurs de l'absolutisme de l'État, le système philosophique fondé par l'auteur du *Léviathan* est l'objet de stéréotypes, d'approximations, de préjugés et de contresens. Ce paradoxe, qui est loin d'être anodin, se manifeste à plusieurs niveaux. En premier lieu, son œuvre se réduit, dans la majorité des lectures, à des analyses concernant la philosophie politique, sans aborder les réflexions sur la physiologie, la perception, le désir, le langage, pour ne citer que quelques exemples. Or, et c'est là un point crucial, les arguments et les démonstrations relatives à la politique ne peuvent s'expliquer et ne prennent pleinement leur sens qu'à la lumière de la dimension anthropologique de son système. Dès 1640 dans les *Éléments de la loi naturelle et politique* (trad. D. Weber, Paris, Livre de Poche, 2003, p. 80, cité *EL*) l'auteur pose d'emblée que l'explication des éléments des lois naturelles et politiques, qui représente le contenu et la finalité même

de l'ouvrage, dépend de la connaissance qu'il est possible d'acquérir de la nature humaine, du corps politique et de la loi. Autrement dit, comprendre la communauté et la relation des hommes entre eux implique au préalable la connaissance de l'homme lui-même comme un corps.

Cette méconnaissance est ensuite cultivée par les phrases cultes écrites sous la plume de Hobbes et qui sont restées figées dans l'histoire. Le meilleur exemple est sans doute celle du fameux *homo homini lupus*, « *L'homme est un loup pour l'homme* », qui donne lieu à de graves erreurs d'interprétation qu'il est primordial de dissiper. Il faut savoir que cette formule n'apparaît qu'une seule fois dans l'œuvre de Hobbes, et plus précisément, dans l'« Épître dédicatoire » du livre *Du citoyen* (trad. P. Crignon, Paris, Gf-Flammarion, 2010, p. 75, cité DC). Son sens exact qu'il convient de reprendre est le suivant : « *l'homme est un dieu pour l'homme, et l'homme est un loup pour l'homme* ». Cette mention est d'importance car cela montre combien les deux aspects de la citation sont indissociables. Il ne s'agit pas de réduire l'homme à un être qui serait diabolique ou insociable par nature. L'idée de l'auteur est bien plutôt de démontrer que l'homme ne devient égoïste qu'en raison de la relation aux autres et de la crainte de perdre sa vie dans un état où autrui ne cesse de dissimuler ses véritables intentions. Il ne s'agit pas non plus de traiter de l'homme uniquement à travers le prisme d'un rapport conflictuel avec autrui. L'homme est également capable de faire le bien, de vivre en société et de vivre avec les autres. Enfin, dernière remarque, qui n'est pas négligeable, au sujet de cette citation, cette formule n'est pas de Hobbes lui-même. Elle trouve son origine dans

une œuvre de Plaute (*Asinaria*, 495), de Symmaque (*Epistolae*, IX, 114) et se retrouve reformulée sous la plume d'Érasme, de Montaigne, de Bacon et de Grotius.

À cette approche superficielle qui conduit à ne retenir de la philosophie de l'auteur anglais qu'une citation dont la signification n'est pas maîtrisée, s'ajoute un dernier élément. Pour beaucoup de lecteurs, Hobbes n'est l'auteur que d'une seule œuvre, le *Léviathan* (trad. F. Tricaud, Paris, Sirey, 1971, cité *LV*). Or, non seulement cette œuvre, certes, magistrale, n'est pas le seul traité de son corpus, mais il existe un ensemble d'ouvrages dont la lecture est nécessaire pour cerner l'évolution et la diversité de son système. Rappelons, sur ce point, que Hobbes a traduit Thucydide en 1629, auteur qu'il considérait « *comme l'historien le plus politique qui ait jamais écrit* » (*Hérésie et histoire*, trad. F. Lessay, Paris, Vrin, 1993, p. 135), l'*Odyssée* d'Homère en 1676, et qu'il a composé des études sur des questions relatives à la liberté et la nécessité, à la géométrie, et aux mathématiques. Il a également rédigé le *Béhémoth ou le long parlement* (trad. L. Borot, Paris, Vrin, 1990, cité *BH*), qui décrit la dégénérescence de la société civile. De ce point de vue, il faut rendre hommage aux nombreuses études en langue française publiées depuis vingt-cinq ans qui ont permis la fois de redécouvrir l'originalité et la fécondité de cette œuvre qui fait système. Les différents spécialistes ont contribué à leur façon à redonner à cet auteur une lecture systématique en lien avec des problématiques philosophiques d'actualité. Signalons d'ailleurs que l'ensemble de l'œuvre est actuellement en traduction aux éditions Vrin.

À partir de ce constat, si la pensée de ce philosophe mérite d'être bien connue, à savoir dans sa spécificité et dans sa diversité, c'est parce qu'elle révolutionne la réflexion sur l'homme et cela à trois points de vue : sur le plan anthropologique, en indiquant que l'homme est une réalité corporelle habitée par un égoïsme biologique qui le conduit irrémédiablement vers une soif de pouvoir ; sur le plan politique, dans la mesure où cet être de manque, caractérisé par un désir infini de puissance ne peut, sans l'intervention d'un pacte social et d'un État coercitif, construire un espace de paix. Cela implique du même coup toute une réflexion sur le passage de l'état de nature à l'état civil, et sur les modalités juridiques nécessaires à conserver cet état de paix. Enfin sur le plan religieux, puisqu'il s'agit de comprendre son rapport aux Écritures et aux croyances. Ce qui est intéressant, c'est l'idée que ces différentes modalités sont articulées entre elles au sein d'une pensée qui fait système : c'est en raison de sa nature corporelle et de son rapport au désir que la question politique et religieuse se pose puisqu'il s'agit de savoir, comment au-delà de ce mouvement volontaire perpétuel pour conserver sa vie, l'homme peut vivre sans craindre pour sa vie. C'est en ce sens que Hobbes se présente, au même titre que Descartes ou Spinoza, comme un penseur de premier rang dans l'histoire de la philosophie.

Comprendre son œuvre exige toutefois de prendre en compte le contexte dans lequel elle s'inscrit. Comme le souligne Pierre-François Moreau dans *Hobbes, philosophie, science, religion* (Paris, PUF, 1989, p. 9-11), trois éléments sont indissociables du parcours philosophique de l'auteur : la culture classique, et notamment le fait que Hobbes

par sa formation maîtrise aussi bien le grec que le latin. Le choix de la langue est significatif dans la rédaction de ses ouvrages car il répond à des objectifs distincts : le grec pour diffuser le savoir sur l'histoire politique, le latin pour participer à la communauté scientifique européenne et l'anglais pour être compris de ses compatriotes et de ses autorités. La culture scientifique avec l'apprentissage de la logique, la connaissance des principes d'Euclide qui influencera son système, ainsi que sa rencontre avec Mersenne lors de ses voyages en France. Enfin, la politique religieuse qui obligera Hobbes à modifier notamment le plan de composition de son œuvre. Dans une période où l'Angleterre poursuit sa réforme entre catholicisme et protestantisme, la situation devient instable et deviendra un objet de réflexion politique pour le philosophe anglais. Pourtant, ce dernier ne se consacrera à la philosophie qu'à partir de 1636. À l'âge de 48 ans, il décide de se consacrer au plan et à la rédaction de son projet philosophique. Lorsqu'il publie sa dernière œuvre le *Decameron physiologicum* (II, a) il a quatre-vingt-dix ans.

Le meilleur moyen pour cerner l'évolution de son itinéraire, ses influences et ses choix philosophiques, est de rependre son poème biographique traduit en français pour la première fois par Jean Terrel (« Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury par l'auteur lui-même », *Hobbes, vie d'un philosophe*, Presses universitaires de Rennes, 2008, cité *VTH*). Hobbes est né en 1588 à Malmesbury, lors de l'invasion de la flotte espagnole qui apportait la mort à la nation. Cet épisode n'est pas anodin pour l'auteur car il précise que sa mère, effrayée par la situation accoucha en pleine crainte (*VHT*, p. 135).

Cela entraîna chez lui à la fois un rejet des ennemis de la patrie et une aspiration à l'établissement de la paix (*ibid.*). Formé aux lettres classiques par l'apprentissage du grec et du latin, il poursuit ses études à Oxford en étant admis à Magdalen Halle où il apprend la logique et la physique. À partir de 1608, Hobbes devient précepteur chez la famille Cavendish avant de travailler au service de Bacon à partir de 1620. S'il est vrai qu'il collabore avec Bacon pour la publication de certains travaux, ce qui est certain, c'est que ce dernier ne constitue pas pour lui une référence philosophique. Plus sensible à Thucydide qui lui enseigna comment la démocratie peut être déraisonnable et considérée comme une mauvaise forme de gouvernement, le pouvoir conféré à un seul homme étant toujours préférable à celui d'une assemblée, il retient que l'œuvre intellectuelle et, notamment l'histoire, doit être capable de donner les enseignements nécessaires à l'action présente et future. Cette exigence de pouvoir disposer d'un savoir qui rende raison du monde et des sensations trouve une première réponse dans la lecture en 1629 des *Éléments de géométrie* d'Euclide, qui au même titre que ses rencontres avec Galilée et Mersenne, marque un véritable tournant scientifique. Par le biais de l'exemple de Pythagore, il se rend compte qu'il est possible, selon la démonstration d'Euclide de remonter de proposition en proposition jusqu'aux premiers principes. À ce titre, la découverte de ce processus démonstratif permet surtout de se demander s'il n'est pas possible d'appliquer cette méthode à l'explication de l'homme lui-même.

À ce premier tournant scientifique s'ajoute, comme le remarque judicieusement Jean Terrel, un tournant philosophique. Celui-ci découle de

deux motifs majeurs : d'une part, la rencontre décisive avec Mersenne et ses échanges sur le mouvement des choses qui lui permet alors d'intégrer la communauté des savants : il intègre à ce moment-là la communauté des philosophes de son temps. Cette rencontre est d'autant plus décisive qu'il en tire un enseignement méthodologique au sujet de l'activité du scientifique : aucun énoncé ne peut être accepté comme vrai s'il n'est pas démontré. D'autre part, la découverte du mécanisme, conduit Hobbes à se donner comme but de réorganiser le système de la connaissance, autrement dit, de pouvoir expliquer la nature et l'homme à partir de la réalité des corps, pour en tirer toutes les connaissances. Cette exigence systématique traduit en un certain sens l'influence de Bacon dans le souci de refonder l'ensemble des savoirs au sein d'un système où les différents éléments de la nature sont articulés entre eux. S'il est vrai qu'il ne reprend guère les thèses de l'auteur du *Novum organum*, il en hérite l'aspiration philosophique : « je pense relier tout ce que je savais, pour qu'à la lumière des principes, les conséquences puissent resplendir et subsister longtemps par la force de cet enchaînement » (*ibid.*, p. 145). En octobre 1636, bien qu'il ait publié au préalable le *Court traité des premiers principes* (trad. J. Bernhardt, Paris, PUF, 1988), ouvrage d'inspiration euclidienne, Hobbes élabore son programme systématique : *Éléments de philosophie, De Corpore, De Homine, De Cive*.

Ce projet appelle plusieurs remarques : d'abord, il obéit à une démarche d'ensemble qui part de l'explication de la nature pour terminer par une réflexion sur la politique. Plus rigoureusement, il s'agit de commencer par la variété des mouvements qui conduit nécessairement à l'étude des choses, de la

matière, des mouvements et aspirations qui animent les hommes. Ces différentes parties rendent alors possible une analyse de l'État et de la justice. Ensuite, ce choix n'est pas le fruit du hasard : l'effort d'une réorganisation systématique de la pensée et du savoir ne peut aboutir qu'à la condition de mettre en œuvre une méthode génétique qui consiste à connaître les effets ou les phénomènes à partir de leurs causes ou générations et réciproquement des générations possibles à partir de la connaissance des effets. Le modèle de cette méthode est géométrique dans la mesure où cette dernière se présente comme une science du pourquoi, une connaissance par la cause qui est susceptible de rendre compte de l'ensemble des propriétés qui en découlent nécessairement. Il s'agit, sur ce point, d'une critique de la méthode inductive qui selon Hobbes, n'est pas en mesure de pouvoir constituer des principes universels et une connaissance nécessaire. C'est ce cheminement qu'il cherche à introduire dans cette refondation du savoir et qui permet de comprendre l'articulation entre la nature, l'anthropologique et le politique. Comme le rappelle Hobbes, toute philosophie doit traiter du corps, de l'homme et du citoyen. Cet ordre compose le plan initial du projet du penseur anglais, sur lequel il commence à rassembler les matériaux.

Toutefois, le mouvement de l'histoire va en décider autrement, et obliger le philosophe, non pas à renoncer à son programme mais à en remettre son exécution. En 1640, éclate la révolution anglaise qui conduira neuf années plus tard à l'exécution de Charles I^{er}, à l'abolition de la monarchie et à l'instauration d'une république. Ces événements sont vécus par Hobbes à la fois comme une tragédie qui